

**COMPLEMENT**  
**AU BULLETIN MARCEL PROUST N° 56**  
(fait suite à la page 103)

Edward BIZUB, *Proust et le moi divisé, La Recherche : creuset de la psychologie expérimentale (1874-1914)*, Droz, Genève, 2006, 296 p.

C'est à juste titre qu'Edward Bizub estime avoir exploré un domaine nouveau dans son livre *Proust et le moi divisé*. La première partie de son ouvrage se consacre à l'étude des dédoublements de la personnalité tels qu'ils étaient analysés par les médecins, psychologues et écrivains du dernier quart du XIX<sup>ème</sup> siècle : E.-E. Azam, Paul et Pierre Janet, Paul Dubois, Alfred Binet. Préparant une licence de philosophie qu'il a obtenue en 1895, Marcel Proust a baigné dans une « culture somnambulique » qu'a connue Freud à la même époque. Le sujet sur lequel il a dû réfléchir à son examen final de licence était : « Unité et diversité du moi ». A Paris comme à Nancy étaient organisées des séances d'hypnose ouvertes au public : l'état somnambulique dans lequel était plongé le patient mettait en lumière une division du moi. Charcot dans une séance à l'hôpital de la Salpêtrière à laquelle a assisté le docteur Adrien Proust, père de l'écrivain, a mis en évidence deux personnalités distinctes d'une patiente, Marie H. Celle-ci ne se rappelait presque rien, sauf en de brefs moments, d'un état ancien de sa vie. Le mot « intermittence » souvent employé par Marcel Proust, fait partie de la définition de la conscience qu'on trouve dans les ouvrages de Ribot faisant autorité à l'époque (*Les Maladies de la Mémoire, Les Maladies de la Volonté*). Dans la période où le lycéen Marcel Proust écrit à son professeur Darlu en faisant état de son double moi, les chercheurs et les philosophes se demandent si le moi inconscient n'est pas la part géniale de l'homme et si le spirite n'écrit pas sous la poussée de son arrière-fond mental tout en masquant son écriture sous le nom d'un mort. La méthode de la « distraction » que, dans les épisodes de la madeleine et des pavés inégaux le héros applique afin de retrouver son passé, ressemble à celle que préconise Pierre Janet et qu'il utilise dans le traitement de sa patiente (Lucie) souffrant d'une désintégration du moi : il lui est suggéré de nommer son moi inconscient et de lui faire pratiquer une écriture automatique. Intéressé par le phénomène du spiritisme, Taine (Proust admirera la préface de son livre *De l'Intelligence*) veut l'expliquer rationnellement : le mort que le spirite croit retrouver est en réalité une partie morte, oubliée de lui-même. E. Bizub rapproche cette analyse

du passage de *La Prisonnière* où le héros trouve l'âme de la tante Léonie transmigée en lui : aspect de son être qu'il voulait ignorer. Quant au « corps astral » de Golo, c'est une image que Proust emprunte au vocabulaire spirite pour désigner le surgissement d'un autre moi. Le cas du sergent de Bazeilles atteint en 1870 d'une névrose paralysante et ayant besoin d'un objet précis pour sortir d'un moi quasi somnambulique, a suscité de la part des psychologues des réflexions sur des objets repères ou fétiches. Le contexte présente une analogie avec ce que Proust appelle la « croyance celtique ». Périodiquement dans la *Recherche*, des objets perdus et retrouvés constituent des points de repère permettant la résurrection du moi.

Mais le cas de dédoublement de la personne qui a le plus profondément marqué Marcel Proust est celui qu'a eu à soigner son propre père : il s'agit d'un avocat, Emile X, dont le moi normal était parfois remplacé par un moi pervers, voleur, les deux personnalités restant ignorées l'une de l'autre. Ce cas a si bien frappé le romancier qu'il l'a fait figurer en le transposant dans le pastiche des Goncourt dont le héros prend connaissance dans *Le Temps retrouvé*, peu avant la découverte de sa vocation. Le médecin fictif, le docteur Cottard, pratique l'hypnotisme sur ce patient qui abrite deux moi aussi opposés que le Dr Jekyll et Mr Hyde (cette nouvelle de Stevenson a été lue et admirée par Proust qui la cite dans une lettre de 1907). Or pour l'écrivain si le moi normal est du côté du Dr Jekyll, l'artiste a partie liée avec les puissances mauvaises de Hyde. E.Bizub est frappé par les occurrences fréquentes dans les brouillons de Proust des mots « monstre », « monstrueux ». Cela l'autorise à s'élever contre une vision angélique des illuminations proustiennes.

Dans la deuxième partie de *Proust et le moi divisé*, le critique s'attache à suivre le fil thérapeutique qui, à son avis, court tout au long de la *Recherche*, dissimulé par un fil plus visible, celui du cheminement vers la vocation. Rappelant que le romancier a eu le projet de faire un livre sur les médecins, il en cherche la trace dans le grand roman. E.Bizub attribue un rôle important à la cure de six semaines faite par Proust à Boulogne-sur-Seine à la fin de 1905 et au début de 1906 dans la clinique du Dr Sollier, auteur de travaux sur la mémoire (le malade avait auparavant envisagé de se rendre à Berne chez le Dr Dubois ou à Valmont où son amie Mme Straus avait été soignée par le Dr Widmer). Dans ses lettres Proust est resté silencieux sur sa cure mais le Carnet de 1908 mentionne à plusieurs reprises le Dr Sollier et une fois à côté d'une expérience essentielle (« pavés foulés avec joie »). Des affinités idéologiques liaient Proust et le Dr Sollier : tous deux étaient opposés aux conceptions de Bergson, ce dernier faisant fi de la découverte récente de l'inconscient. Le futur

romancier savait le médecin intéressé par l'inversion. S'appuyant sur les écrits de Sollier mettant déjà en œuvre une pratique proche de la psychanalyse, E.Bizub reconstitue la cure qu'a subie Marcel Proust et en découvre des traces tout au long de la *Recherche*. L'isolement du malade était la première exigence du docteur. Exigence dont Proust devait reconnaître qu'elle était la condition de la création. Le patient qui se présente à Boulogne en 1905, souffrait, en plus de ses crises d'asthme, d'insomnies entraînant un dérèglement des horaires normaux. Le thérapeute a dû l'interroger sur ses anciens couchers insomniaques afin de remonter à la cause lointaine. S'appuyant sur des brouillons de « Combray », E.Bizub montre que Proust a envisagé de faire commencer son roman par le séjour de son personnage dans une maison de santé. Il a finalement effacé le lieu mais la chambre où le héros se couche de bonne heure serait secrètement celle de la clinique. « Combray I » met en route le processus thérapeutique en proposant un panorama des chambres d'autrefois ; après la découverte de la nuit de la faute originelle, origine du traumatisme, vient « Combray II » qui marque le début de la recherche des points de repère et amorce la résurrection : cette recherche est fondée sur une stimulation sensorielle qui était au cœur de la méthode du Dr Sollier. « La madeleine ouvre les vannes de tout le passé » écrit E.Bizub. Le héros se découvre peu à peu avec un double moi dont l'un a été longtemps refoulé ; une âme féminine l'habite, celle de la tante Léonie. Toute la structure du roman est fondée sur ce qu'annonce le titre du livre de Geneviève Henrot *Délits / Délivrance* : refoulement, résurrection. Les impressions obscures que le héros n'arrive pas à éclairer comme celles que suscitent les arbres d'Hudimesnil, renvoient à ce que Ribot – dont le Dr Sollier reprend l'enseignement – appelle la « fausse mémoire ». C'est d'ailleurs par ce même Ribot, auteur en 1890 de *La Philosophie de Schopenhauer*, que Proust a pu connaître le penseur allemand. Au cours de sa cure en clinique Proust a-t-il été soumis à des séances d'hypnose ? Il est impossible de le savoir.

Nous sommes ainsi invités à relire la *Recherche* comme une œuvre dominée partiellement par l'ombre du père ainsi que des spécialistes de neurologie et de psychologie côtoyés par celui-ci. *Le Temps retrouvé* glisse un hommage indirect à Adrien Proust par le biais d'une analogie avec un homme qui est dérangé par une musique dissonante : il s'agit de la musique d'un régiment venu rendre « honneur à la dépouille de son père ».

Marie MIGUET-OLLAGNIER